

"Je suis incapable de faire un coup tordu"

Autor(en): **Pont, Michel / Rapaz, Jean-Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2015)**

Heft 65

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Je suis incapable de faire un coup tordu»

Après treize ans de bons et loyaux services comme entraîneur adjoint de l'équipe suisse de football, Michel Pont a été contraint de rendre son tablier et de prendre un nouveau départ. Un sacré challenge pour cet homme de terrain.

«J'e n'y avais jamais songé. Aujourd'hui, on me parle de deuxième pilier, de capital ou encore de placement et je découvre qu'il faut que je me préoccupe de tout ça!» L'an dernier, le Genevois Michel Pont est brutalement retombé sur terre. Avec l'arrivée d'un nouvel entraîneur et après treize années au service de la Nati, l'ancien coach adjoint, chouchou des journalistes et des fans romands, a dû digérer la fin d'une belle aventure et l'élimination à la Coupe du monde de football. Il reconnaît avoir pris un sacré «coup de bambou dû au stress et à la fatigue». Mais le bonhomme a aussi pris conscience du fait qu'il devait préparer sa reconversion et, sans doute, que ce ne serait pas aussi facile que ça dans le monde d'aujourd'hui. Optimiste «diurne», il a multiplié les contacts: ils devraient se concrétiser en ce début d'année. Voilà pour le professionnel. Dans le privé, il file toujours le parfait amour avec Daisy, avec qui il vit «depuis trente ou trente-trois ans» et conserve des liens privilégiés avec ses deux grands enfants. Une vraie famille pour celui qui n'a que peu, très peu connu ça. Aujourd'hui encore, Michel Pont admet souffrir du décès de sa mère alors qu'il n'avait que treize ans. De tout ça, ce sexagénaire dynamique nous parle en toute franchise. Il l'a d'ailleurs aussi couché partiellement dans un livre publié en fin d'année*.

61 ans cette année. L'idée de partir en retraite anticipée ne vous a pas effleuré?

Non, j'espère bien retrouver une activité prochainement. Mais je n'ai pas eu besoin de pointer au chômage, j'avais un bon arrangement financier avec la Fédération jusqu'à la fin de l'année. Après, j'ai écrit ce livre, ce qui a été bien plus difficile que je ne pouvais l'imaginer. Et puis, j'ai eu beaucoup de contacts à gauche et à droite, sans oublier de multiples sollicitations, des repas de soutien. Le foot, c'est social. Si je peux rendre service, je le fais. Voilà, je n'ai pas gagné ma vie, mais je n'ai pas arrêté de courir dans tous les sens.

Quand même, vous étiez habitué à une vie semi-publique et tout d'un coup plus rien. On doit ressentir un gros vide, non?

Disons que ce n'est plus le même quotidien. J'en ai profité d'abord pour me fixer de nouveaux objectifs. Et puis m'intéresser concrètement à ma retraite. AVS, LPP, ça ne voulait rien dire pour moi. J'ai pris conscience de cette réalité-là.

Cette réalité-là, c'est la difficulté pour les 50 ans et plus de retrouver de l'emploi, y compris pour un entraîneur de football?

C'est la même chose que pour tout le monde. Je me rends compte à quel point c'est difficile. Il faut être là au bon moment au bon endroit. Maintenant, j'ai toujours fonctionné au feeling et je continue à ne pas avoir de plan de carrière. Dans le foot, on est toujours sur le fil du rasoir et il faut être fort, pour supporter la pression, les journalistes, la vox populi, on sait que tout le monde est un peu sélectionneur.

Justement, que vous ont apporté les années?

Je suis géméau, j'ai toujours eu cette dualité en moi. La journée, je suis quelqu'un de très social et sociable, je suis optimiste et gai de nature. La nuit, je réfléchis, je me réveille en sursaut, en sueur, le t-shirt mouillé, c'est là que je règle mes problèmes. Avec les années, j'ai fini par accepter. Ce n'est pas forcément agréable, mais j'ai besoin de cette tension, de cette adrénaline nocturne pour avancer. Et aujourd'hui, je gère bien cette double vie.

Mais à quoi réfléchissez-vous?

Tactique, le foot évidemment. Mais ça peut être autre chose aussi, des soucis avec mes gamins par exemple.

Avec vos enfants?

En fait, non. J'ai un bol incroyable avec mes enfants, ils ne m'ont jamais créé de problème. Et ils sont grands maintenant. Le premier, Tibert, a 30 ans et il

« Si je peux
rendre service,
je le fais. »

Michel Pont



est footballeur à Servette. Ma fille de 25 ans est dans les médecines parallèles. Elle travaille aussi de temps en temps au bistrot de ma femme, pour se faire un peu d'argent.

Et vous, très médecine naturelle aussi?

A fond, je déteste prendre des médicaments. J'ai testé beaucoup de choses, l'acupuncture notamment. Et puis je crois très fort à la pensée positive.

Avec les années, vous faites plus attention à votre santé?

C'est même devenu un leitmotiv. Si je ne peux pas faire de sport, je ne suis pas bien. Je n'en fais pas tous les jours, mais j'essaie de pratiquer régulièrement le tennis, marcher ou courir. Cela dit, le sport n'exclut pas les excès chez moi. Au contraire, ça les justifie. J'adore boire un verre en bonne compagnie avec un repas digne de ce nom. Et j'apprécie toujours un bon cigare et un cognac, une bonne williamine.

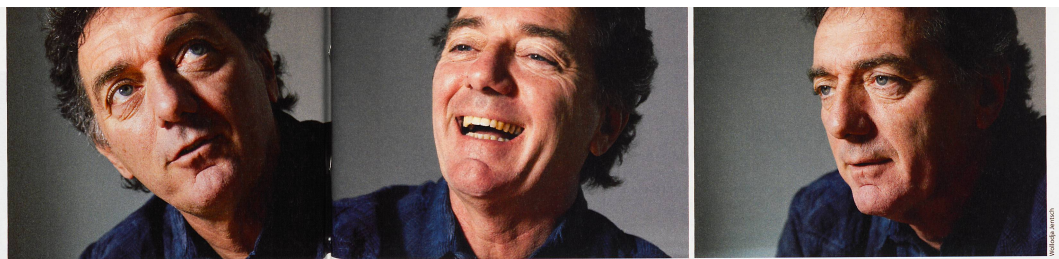
Vous êtes maître de sport de formation, vous avez songé revenir à l'enseignement?

Non. Et puis je ne suis pas sûr d'en être capable. L'autre jour, je faisais un parcours Vita où il y a des barres parallèles. A l'époque, j'étais assez bon à cet engin. Mais là... Cela dit, à l'époque, j'aimais ça, travailler éduquer, être avec des jeunes. D'ailleurs, on devrait

inscrire le sport dans la Constitution comme instrument de formation de la jeunesse. Aujourd'hui, dans les médias et notre société, on parle toujours du 1 % qui déconne et on oublie les 99 % restants. Là aussi, la presse ne parle que de dopage et de fric avec le sport d'élite. Mais celui-ci est le levier indispensable pour le sport de base, pour donner envie aux jeunes. C'est d'ailleurs pour ça que je défends et défendrai toujours le championnat suisse de football.

Revenons à la famille. Dans votre livre, vous dites ressentir encore aujourd'hui le manque survenu après la disparition de votre mère, alors que vous n'aviez que treize ans?

Le manque a toujours été là. Un peu inconsciemment pendant longtemps peut-être. C'est ma fille



C'est la nuit que Michel Pont règle ses problèmes. Des nuits agitées. «La nuit, je suis quelqu'un de très social, je suis optimiste et gai de nature.»



Le secret du couple Pont, Michel et Daisy: la bonne humeur. «A chaque fois qu'on se retrouve, on se marre.»

qui m'a remis là-dedans, en me racontant qu'une personne avait dit à l'une de ses amies que sa grand-mère veillait toujours sur elle. Ça m'a fait ouvrir les yeux. Pendant la Coupe du monde, il y avait tous les matins un lézard qui m'attendait devant le bungalow. Il ne bougeait pas, me fixait. Ça a l'air bête, mais je me suis dit que quelque part c'était ma mère, qu'elle veillait sur moi. Ma mère, elle m'a beaucoup manqué pendant mon adolescence, j'étais le petit dernier. Sa maladie, je n'ai pas compris tout de suite, je la voyais faire des aller-retour à l'hôpital et je me disais qu'elle se faisait soigner. Mais à l'époque, ce genre de cancer, ça ne pardonnait pas. Je me rends compte en fait qu'elle n'a vécu que la difficulté durant sa vie.

Avec votre père, qui s'est battu ensuite pour faire vivre sa famille, c'était plus difficile en revanche?

Avec moi, ça allait. En revanche, mes deux grands frères ont plus souffert de cette éducation très stricte. Mon père, c'était un dur au cœur tendre. Il était brigadier-chef et tous ses amis l'aimaient, le décriaient comme le roi des types, toujours prêt à venir en aide aux autres. Mais ce n'est pas ce qu'il montrait à la maison, il voulait nous transmettre des valeurs comme la loyauté, il avait le souci de ne pas se rater dans notre éducation et il détestait le football. Bref, vu par un adolescent, il était chiant. Pour nous, il n'était pas le roi des zigués, mais un père.

La loyauté, justement, c'est quelque chose qui vous définit bien à en croire tous ceux qui ont travaillé avec vous?

Je tiens ça effectivement de mon père, mais aussi, et surtout de ma mère. Je suis incapable de faire un coup tordu. Et c'est une valeur que j'ai essayé de transmettre à mes enfants, je crois que c'est réussi.

Vous avez dû interrompre votre carrière de footballeur à 25 ans après une grave blessure à la cheville. Là, vous êtes parti une année faire le tour du monde, pourquoi?

J'avais besoin de me changer la tête. Le foot, c'était tout pour moi. Et paf! Après, je n'ai jamais retrouvé mon niveau. Alors, j'ai pris mes 6000 francs d'économie ainsi que ma brosse à dents et un billet pour Nassau, avec le secret espoir que le temps allait tout arran-

ger. Après Haïti, la Guyane, je suis arrivé au Brésil et notamment à Manaus. Je ne pensais pas que j'allais me retrouver dans cette ville trente ans plus tard pour un huitième de finale de Coupe du monde. J'ai tenu huit mois seulement, pour des questions d'argent, mais je n'ai jamais connu le moindre problème. Je suis toujours allé vers les autres en cherchant ce qu'il y avait de positif en eux.

A votre retour, vous allez prendre le chemin du banc en tant qu'entraîneur et rencontrer celle qui va devenir votre femme?

On se connaissait déjà avec Daisy. Et puis... On s'entend toujours aussi bien.

Depuis combien de temps êtes-vous ensemble?

Ouh là! On est mariés depuis 20 ans, mais on est ensemble depuis trente ou trente-trois ans!

Une union aussi longue, ça devient rare de nos jours?

Je suis le dernier des Mohicans et j'en suis fier. En fait, le secret c'est qu'on se marre. Et on a chacun notre truc, elle, son bistrot et moi le foot. Mais dès qu'on se retrouve, on rigole ensemble.

A ce sujet, vous pensez que notre société évolue dans le bon sens?

Je le reconnais, internet me fout la trouille. Ça donne tellement de puissance aux gens et quand on voit le nombre de bêtises qu'on y trouve...

D'une manière générale, vous pensez que notre société traite bien les seniors?

Je pense que oui, c'est une vraie préoccupation dans notre société. Et j'ai envie de dire que même les jeunes s'y intéressent. Peut-être que je suis un privilégié, mais quand je suis au bistrot de ma femme, je trouve incroyable le nombre de jeunes qui viennent vers moi pour me remercier et discuter. C'est génial.

Propos recueillis par Jean-Marc Rapaz

*De l'intérieur, entretien et carnet de bord de la Coupe du monde 2014, Editions Favre.